

Pierre Pitigliano

Colloque de Dimpsy du 11 et 12 Octobre 2014 : les invariants des cures atypiques

« *Invariance, signifiance, covariance* »

Je vais parler de covariance dans son rapport à la signifiance, en discutant d'une parole de Lacan tirée du séminaire sur les psychoses : « *La structure est d'abord un groupe d'éléments formant un ensemble covariant.* »¹ Il ne donne aucune indication quant à cette notion d'ensemble covariant, hormis une vague allusion à la théorie des groupes. La question est alors de savoir si le nom *covariant* est simplement un adjectif de la langue courante pour dire la réciprocité entre les éléments du système qui varient solidairement, ou si ce mot a la valeur d'un concept mathématique précis. Parce que si c'est le cas, étant donné que Lacan n'en a parlé que deux fois dans son enseignement, c'est peut-être une intuition à suivre, quant à la fonction du signifiant. La difficulté est que ni dans la théorie des ensembles, ni en théorie des groupes, il n'y a de notion de covariance et encore moins d'ensemble covariant. Ni dans Bourbaki, ni ailleurs. En mathématiques, le concept de covariance intervient en probabilités dans un sens assez proche de celui de la langue courante, mais surtout, il prend un sens très abstrait et très conceptualisé en théorie de la relativité et surtout en théorie des catégories. Et pour autant qu'on puisse le savoir, Lacan n'a jamais fait état de son rapport ni à l'une ni à l'autre. Je laisse ces questions ouvertes, mais c'est sur un autre plan que je vais déplier mon exposé.

« *La notion de structure mérite par elle-même que nous nous y arrêtions. Telle que nous la faisons jouer efficacement dans l'analyse, elle implique un certain nombre de coordonnées, et la notion même de coordonnées en fait partie. La structure est d'abord un groupe d'éléments formant un ensemble covariant. (je passe un paragraphe) Je pense que vous êtes déjà assez orientés pour comprendre que la notion de structure est déjà par elle-même une manifestation du signifiant. Le peu que je viens de vous indiquer sur sa dynamique (c'est ce que j'ai sauté), sur ce qu'elle implique, vous dirige vers la notion de signifiant. (...)* Dans l'analyse structurale, nous trouvons, comme dans l'analyse du rapport du signifiant et du signifié, des relations de groupes fondées sur des ensembles, ouverts ou fermés, mais comportant essentiellement des références réciproques. »

La covariance structurale ou la référence réciproque, telle que Lacan l'énonce avec la fonction du signifiant : un signifiant comme tel n'existe pas/ un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. C'est donc par la linguistique, et en particulier dans ce que Saussure a pu nous laisser d'écrits, que je vais aborder la question.

Je voudrais d'abord faire le point sur ce qu'il en est selon moi de **l'épistémologie saussurienne**. Dans son article « *Structure* » en linguistique² de 1962, Benveniste se réfère au 1^{er} manifeste du Cercle de Prague de 1929 qui est l'acte de fondation du structuralisme proprement dit, manifeste dans lequel Jakobson, Karcevsky et Troubetskoï préconisent « *une méthode propre à permettre de découvrir les lois de*

¹ Les psychoses, séance du 11 Avril 1956. éd. Seuil p.207.

² E. Benveniste, « *Structure* » en linguistique, Problèmes de linguistique générale I, éd. Tel Gallimard, pp. 91-98.

structure des systèmes linguistiques et de l'évolution de ceux-ci. »³ La notion de « structure » y est étroitement liée à celle de « relation » à l'intérieur du système : « *Le contenu sensoriel de tels éléments phonologiques est moins essentiel que leurs relations réciproques au sein du système.* »⁴ Relations réciproques au sein du système qu'ils conceptualisent comme « principe structural du système phonologique ». De ce fait, la règle de méthode du linguiste consiste à caractériser le système phonologique « *en spécifiant obligatoirement les relations existant entre lesdits phonèmes, c'est à dire en traçant le schème de structure de la langue considérée.* » Ce qui fait immédiatement écho à la théorie du schématisme de René Lew.

A en croire ses biographes, Ferdinand de Saussure s'est progressivement isolé après son retour à Genève en 1891, et après quelques publications de jeunesse extrêmement remarquées de quelques linguistes de l'époque, son écriture s'est rapidement tarie, et il ne publiera plus rien de son vivant. Ce drame, les éditeurs des *Ecrits de linguistique générale*, à la suite de Benveniste⁵, croient le saisir dans une lettre de Saussure à Antoine Meillet datée de 1894, dans laquelle il confie à son ami son profond désenchantement :

« Je suis bien dégouté de tout cela et de la difficulté qu'il y a en général à écrire dix lignes ayant le sens commun en matière de faits de langage. Préoccupé surtout depuis longtemps de la classification logique de ces faits, de la classification des points de vue sous lesquels nous les traitons, je vois de plus en plus à la fois l'immensité du travail qu'il faudrait pour montrer au linguiste ce qu'il fait. (...) et en même temps l'assez grande vanité de tout ce qu'on peut faire finalement en linguistique. (...) Et précisément je n'ai plus le plaisir de pouvoir me livrer à cette étude sans arrière-pensée, et de jouir du fait particulier tenant à un milieu particulier. (...) Sans cesse l'ineptie absolue de la terminologie courante, la nécessité de la réformer, et de montrer pour cela quelle espèce d'objet est la langue en général, vient gâter mon plaisir historique, quoique je n'aie pas de plus cher vœu que de n'avoir pas à m'occuper de la langue en général. »

Se donner pour objet « la langue en général », tel est le désir de Saussure qui entrave sa jouissance : du particulier. C'est aussi ce qui fonde la radicalité de la théorie saussurienne, dans sa refonte des sciences du langage. C'est de là que prendra ultérieurement son explicitation, le mot « structure » comme concept.

En 1894, Saussure reconnaissait en le linguiste américain Whitney, celui qui dès 1863 était « *le premier généralisateur qui ait su ne pas tirer des conclusions absurdes sur le Langage...* »⁶

*« Quelques illuminés ont dit : - le langage est une chose tout à fait extra-humaine, et en soit organisée, comme serait une végétation parasite répandue à la surface de notre espèce – D'autres : le langage est une chose humaine, mais à la façon d'une fonction naturelle. Whitney a dit : le langage est une **Institution** humaine. Cela a changé l'axe de la linguistique. »* (Je lis institution comme création – je reviendrai sur cette notion.)

Mais dès ce premier pas, Saussure prend ses distances avec Whitney : « *La suite dira, croyons nous : c'est une institution humaine, mais de telle nature que toutes les autres*

³ Travaux du Cercle linguistique de Prague, I, 1929, p.8

⁴ Ibid., p.10 et 11.

⁵ E. Benveniste, Saussure après un demi-siècle, 1963, PLG1, p. 37

⁶ Notes pour un article sur Whitney, 1894, ELG p.203-222.

institutions humaines, sauf celle de l'écriture, ne peuvent que nous tromper sur sa véritable essence, si nous nous fions par malheur à leur analogie. Les autres institutions, en effet, sont toutes fondées (à des degrés divers) sur les rapports NATURELS des choses, comme principe final. Par exemple, le droit d'une nation, ou le système politique, ou même la mode de son costume, même la capricieuse mode qui fixe notre costume, qui ne peut s'écarter un instant de la donnée des proportions du corps humain. » ... « Mais le langage et l'écriture ne sont PAS FONDÉS sur un rapport naturel des choses. Il n'y a aucun rapport à aucun moment entre un certain son sifflant et la forme de la lettre S, et de même il n'est pas plus difficile au mot COW qu'au mot VACCA de désigner une vache. C'est ce que Whitney ne s'est jamais lassé de répéter pour mieux faire sentir que le langage est une institution pure. Seulement cela prouve beaucoup plus, à savoir que le langage est une institution SANS ANALOGUE. »

C'est sur cette base que peut s'insérer, dix pages plus loin, l'un des points d'orgue de la théorie saussurienne qui ouvre à la notion de structure: « A ce que nous osons dire, la loi tout à fait finale du langage est qu'il n'y a jamais rien qui puisse résider dans UN terme (par suite directe de ce que les symboles linguistiques sont sans relation avec ce qu'ils doivent désigner), que **a** est impuissant à rien désigner sans le secours de **b**, celui-ci de même sans le secours de **a**. Ou que tous deux ne valent donc que par leur réciproque différence, ou qu'aucun ne vaut même par une partie quelconque de soi autrement que par ce même plexus de différences éternellement négatives. »⁷

Un plexus, est un entrelacement, du latin plectere (tresser), c'est à dire un nouage entre des rapports, et rien d'autre. C'est pour cela que Saussure martèle que la langue n'est pas substance mais forme. La mise en forme est cette négativité foncière de la langue. Négativité, Différence, Forme, sont des termes équivalents pour Saussure. Rien dans la langue n'existe comme tel : « en linguistique, nous nions en principe qu'il y ait des objets donnés ». « A mesure qu'on approfondit la matière proposée à l'étude linguistique, on se convainc davantage de cette vérité qui donne, il serait inutile de le dissimuler, singulièrement à réfléchir : que le lien qu'on établit entre les choses préexiste, dans ce domaine, **aux choses elles mêmes**, et sert à les déterminer. Ailleurs il y a des **choses**, des objets donnés, que l'on est libre de considérer ensuite à différents points de vue. Ici, il y a d'abord des points de vue, justes ou faux, mais uniquement des points de vue à l'aide desquels on CRÉE secondairement les choses. »⁸

La langue est donc créationniste. Cette anontologie de la langue est soulignée par Benveniste, en tant qu'elle rend illusoire toute substantification d'un donné primordial du langage. Au contraire, ce n'est que par une opération d'abstraction et de généralisation que nous pouvons délimiter un pareil objet d'étude. Seul le point de vue crée la substance. « Tous les aspects du langage que nous tenons pour donnés sont le résultat d'opérations logiques que nous pratiquons inconsciemment. »⁹

Il est vrai qu'on se perd facilement dans le dédale du texte saussurien, tant les mêmes choses sont redites sous des angles différents. Et c'est précisément là qu'il a une assertion particulièrement radicale, qui n'est pas sans rappeler certaines remarques de Lacan quant à son propre style : « *A chacune des choses que nous avons considérées*

⁷ Notes pour un article sur Whitney, ELG p. 218-219.

⁸ Notes pour un livre sur la linguistique générale, ELG p. 200

⁹ Benveniste, Saussure après un demi-siècle, p.41

*comme une vérité, nous sommes arrivés par tant de voies différentes que nous confessons ne pas savoir quelle est celle qu'on doit préférer. Il faudrait, pour présenter convenablement l'ensemble de nos propositions, adopter un point de départ fixe et défini. Mais tout ce que nous tendons à établir, c'est qu'il est faux d'admettre en linguistique un seul fait comme défini en soi. Il y a donc nécessairement absence de tout point de départ, et si quelque lecteur veut bien suivre attentivement notre pensée d'un bout à l'autre de ce volume, il reconnaîtra, nous en sommes persuadé, qu'il était pour ainsi dire impossible de suivre un ordre très rigoureux. Nous nous permettrons de remettre, jusqu'à trois ou quatre fois sous différentes formes, la même idée sous les yeux du lecteur, **parce qu'il n'existe réellement aucun point de départ** plus indiqué qu'un autre pour y fonder la démonstration. »¹⁰*

Donc, pas de point de vue privilégié sur la structure, et pas d'origine. Il n'y a que des points de vue, et des points de vue sur les points de vue, etc... Ceci est pour Saussure la conséquence nécessaire de l'introduction du signe symbolique dans le monde : de part la structure double du signe, conceptuelle et vocale, unité à double face comme disait Benveniste, la langue est nécessairement structurale et cette structure est à son tour nécessairement fonctionnelle. En introduction du manuscrit « de l'essence double du langage », Saussure écrit cela sous un angle différent, celui de la vérité :

« Il paraît impossible en fait de donner une prééminence à telle ou telle vérité de la linguistique, de manière à en faire le point de départ central : mais il y a cinq ou six vérités fondamentales qui sont tellement liées entre elles qu'on peut partir indifféremment de l'une ou de l'autre et qu'on arrivera logiquement à toutes les autres et à toute l'infime ramification des mêmes conséquences en partant de l'une quelconque d'entre elles. »¹¹

Ce qu'il faut entendre par là à mon avis, c'est que c'est le texte même de Saussure qui est structural. Mieux : le dire de Saussure fonctionne comme la structure. Et selon moi, le point d'orgue de ce dire c'est le « Il n'y a rien » des *Notes pour un livre sur la linguistique générale*, qui condense à lui seul toute la théorie saussurienne : « Il n'y a rien, c'est à dire non seulement rien qui soit déterminé d'avance hors du point de vue, mais pas même un point de vue qui soit plus indiqué que les autres. »¹²

La structure est pure négativité, mais elle n'est pas un nihilisme. Car ce qui est radicalement nié c'est la substance du langage : mais pour mieux faire jouer, par cette négativité même, une pure fonction d'interaction et de mise en rapport. Le texte de Saussure prend ici un accent aporétique : « Il n'y a rien » est suivi d'un « il n'y a d'abord » quelque chose : « il n'y a d'abord que la critique comparative des points de vue. » Il me semble que cette critique comparative des points de vue soit le nom de la fonction. C'est le nom de la mise en œuvre de la récursivité signifiante. Et ici, la parole de Saussure vaut comme politique, parce que la critique comparative des points de vue, c'est aussi la structure en tant qu'il y a des débats, des références extérieures, bref un lien social. Car, je cite ici le *Cours* : « la langue est la partie sociale du langage. » Langue et langage étant dans une unité moebienne, tout comme l'individu et la société. « Elle est la partie sociale

¹⁰ Notes ... ELG p.198

¹¹ De l'essence double du langage, ELG p.17

¹² Notes ... ELG p.199

du langage, extérieure à l'individu, qui à lui seul ne peut ni la créer ni la modifier ; elle n'existe qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres de la communauté. »¹³

2. C'est en suivant cette logique que je poursuivrai mon exposé en soulignant la critique comparative des points de vue, c'est à dire la mise en rapport du texte de Saussure avec d'autres textualités, en particulier celle de Kant. Si je reprends ici l'assertion saussurienne « que a est impuissant à rien désigner sans le secours de b, celui-ci de même sans le secours de a. Ou que tous deux ne valent donc que par leur réciproque **différence**, ou qu'aucun ne vaut même par une partie quelconque de soi autrement que par ce même plexus de différences éternellement négatives. »

La critique de la raison pure peut être lue comme la manière d'interroger ce qu'est l'expérience et de quelle manière le sujet (ici transcendantal) fait l'expérience de quelque chose. Pour Kant, l'expérience n'est pas un événement donné en soi au sujet : ce n'est pas la rencontre d'un objet. C'est une construction subjective, selon des lois logiques (concepts et principes) qui constituent le pouvoir de synthèse de l'entendement. En ce sens, même l'expérience sensible n'a rien de naturel : c'est un artifice, une pure convention, comme l'est la pulsion pour Freud. Les trois analogies de l'expérience, dont l'une est régie par la loi de communauté (gemeinschaft) ou d'action réciproque (Wechselwirkung), sont au cœur de ce dispositif. Le principe général en est le suivant : « tous les phénomènes sont, quant à leur existence, soumis a priori à des règles déterminant les rapports qu'ils entretiennent dans un temps » (B118) C'est à dire que les **rapports** entre les phénomènes enveloppent leur **existence**. Et c'est la temporalité des rapports qui prime.

La question sous-jacente est le problème historique de la métaphysique depuis les Grecs, à savoir le rapport entre l'Un et le multiple, qu'on retrouve posé chez Kant dans la définition suivant, dans laquelle il faut entendre « **aperception transcendantale** » comme correspondant kantien, et donc réformé, du Cogito, et « **intuition** » comme **particulier** vis à vis du **général** : « Cette conscience pure, originare, immuable, je décide de la nommer **aperception transcendantale**. Quelle mérite ce nom, c'est déjà clair du fait que l'unité objective la plus pure, à savoir celle des concepts a priori (espace et temps), n'est possible qu'à travers la relation des intuitions à une telle **aperception**. L'unité numérique de cette **aperception** réside donc a priori au fondement de tous les concepts, de même que la diversité de l'espace et du temps se trouve au fondement des intuitions de la sensibilité. » (A107, Principes de la possibilité de l'expérience.)

On retrouve ce principe dans les problèmes de l'unité du sujet vis à vis de la multiplicité de ses points de vue, de l'unité de l'Expérience transcendantale vis à vis de la diversité infinie des expériences empiriques particulières du sujet, et enfin, ce qui va nous intéresser en particulier : l'unité du temps par rapport à ses différentes modalités. En effet les trois analogies de l'expérience correspondent à trois modes du temps qui sont, la permanence, la succession et la simultanéité. « De là vient que **trois règles** structurant, entre les phénomènes, tous les rapports temporels d'après lesquels chacun d'eux peut voir déterminer son existence relativement à l'unité de tout temps, **précéderont** toute expérience et seules la rendront possible. » (B119) La permanence est le rapport au temps lui-même comme à une grandeur : la grandeur de l'existence (Die Große des Daseins), c'est à dire la durée. C'est celui sur lequel se fonde l'existence comme telle. La

¹³ Cours de linguistique générale, p.31

succession, ou temps chronologique, est le rapport intervenant dans le temps comme série chronologique. La simultanéité est le rapport interne au temps (subjectif) comme ensemble global de toute l'existence. C'est le temps comme *étendue temporelle*.

« Le principe général commun aux trois analogies repose sur l'unité nécessaire de l'aperception (le sujet transcendantal), relativement à toute conscience empirique possible (de la perception), en chaque temps, et par conséquent, puisque cette unité intervient a priori comme fondement, sur l'unité synthétique de tous les phénomènes quant aux rapports qu'ils entretiennent dans le temps. L'aperception originarie se rapporte en effet au sens interne (à l'ensemble des représentations), et plus précisément a priori à sa forme, c'est à dire au rapport qui, dans le temps, est constitutif de la conscience empirique en sa diversité. Or, c'est dans l'aperception originarie que tout ce divers doit être unifié selon ses rapports temporels ; car tel est ce que signifie l'unité transcendantale de celle-ci a priori, à laquelle se trouve soumis tout ce qui doit appartenir à ma connaissance (c'est à dire à ma connaissance « une ») et peut donc constituer pour moi un objet. Cette unité synthétique intervenant dans le rapport temporel de toutes les perceptions, qui est déterminée a priori, est donc cette loi que toutes les déterminations temporelles empiriques doivent être soumises aux règles de la détermination générale du temps ; et les analogies de l'expérience, dont nous souhaitons maintenant traiter, doivent nécessairement être des règles de ce type. » (B220)

La première analogie énonce le principe de la permanence de la substance. C'est la définition transcendantale de l'Être ; et de l'existence « *Tous les phénomènes contiennent quelque chose de permanent : la substance* », constituant l'objet même, et quelque chose de changeant, correspondant à une simple détermination de cet objet, c'est à dire un mode de son existence. » (B224)

Ce temps est un absolu, un invariant, en comparaison de la variabilité du réel. Les deux autres modalités temporelles ne sont que des déterminations de ce temps fondamental. C'est le temps de l'Esthétique Transcendantale, comme cadre et fondement a priori de la subjectivité et de la connaissance comme possibilité de représentation : « *Tous les phénomènes sont dans le temps, et c'est en lui seul, comme substrat (comme forme permanente de l'intuition interne), qu'aussi bien la simultanéité et la succession peuvent se représenter.* » Il est question de la durée comme telle, la permanence, l'Être du temps, par rapport au temps chronologique et à l'étendue temporelle, qui n'en sont que des instanciations *dynamiques*.

Je passe rapidement sur la seconde analogie qui est le principe de la succession chronologique suivant **la loi de la causalité**. Tous les changements se produisent d'après la loi de la liaison de la cause et de l'effet. Enfin, vient la troisième analogie, soit le principe de la simultanéité suivant la loi de l'action réciproque ou de la communauté :

« *Toutes les substances, en tant qu'elles peuvent être perçues dans l'espace comme simultanées, entretiennent une relation d'action réciproque universelle ou de communauté universelle* ». (B256)

C'est donc la simultanéité qui implique l'interaction. La notion de simultanéité n'a ici rien à voir avec l'idée triviale selon laquelle deux choses se passent en même temps. Elle d'abord *l'existence du divers dans le même temps*, qui n'est pas un donné naturel, mais une construction logique. De plus « *des choses sont simultanées quand, dans l'intuition empirique, la perception de l'une peut succéder à la perception de l'autre et*

récioproquement (ce qui ne peut se produire dans la succession chronologique des phénomènes.) »

On voit déjà comment ce concept de simultanéité est une *temporalité réursive*, puisque la réciprocité entre A et B implique que A succède à B **et** que B succède à A, dans le même acte indivisible. Kant enfonce le clou un peu plus loin : « *le rapport des substances où l'une contient des déterminations dont le fondement se trouve contenu dans l'autre correspond au rapport d'influence (c'est à dire de causalité prédicative) et quand c'est sur un mode réciroque que le fondement des déterminations s'y trouve contenu dans l'autre, il s'agit du rapport de communauté ou d'action réciroque.* » (B258)

Dans la loi de causalité, A implique B. Alors que dans la réciprocité simultanée, A se fonde en B et B se fonde en A. La co-existence des substances n'a donc aucun fondement essentialiste : il n'y a que des rapports réursifs entre les choses. Comme dans la langue.

Pour reprendre l'assertion saussurienne de tout à l'heure : « *dans la langue **a** est impuissant à rien désigner sans le secours de **b**, celui-ci de même sans le secours de **a**. Ou que tous deux ne valent donc que par leur réciroque **différence**, ou qu'aucun ne vaut même par une partie quelconque de soi autrement que par ce même plexus de différences éternellement négatives.* » En termes kantien a et b sont simultanés.

Ce qui me permet de conclure en une ouverture vers la dimension mathématique de la covariance. En effet, la covariance répond au but originel qu'Einstein s'est fixé en élaborant la théorie de la relativité générale : les équations de la théorie doivent avoir la même forme dans n'importe quel système de référence, et non pas seulement dans les systèmes non accélérés de la mécanique classique ou de la relativité restreinte. Corrélativement, les systèmes sont mathématiquement reliés l'un à l'autre, non pas seulement par les transformations de Galilée ou de Lorentz, mais par n'importe quelle transformation de coordonnées. Et je rappelle au passage que Lacan a dit que la notion même de coordonnées fait partie de la notion de structure. Or, avec Einstein, c'est précisément la notion de simultanéité des événements qui sera la première à voler en éclat. Et l'absolu du temps sera remplacé, comme tant d'autres, par le principe de covariance.

A suivre...